



**HAL**  
open science

**Antipatros l'Ascalonite dévoré par un lion.  
Commentaire à CIS I, 115**

Corinne Bonnet

► **To cite this version:**

Corinne Bonnet. Antipatros l'Ascalonite dévoré par un lion. Commentaire à CIS I, 115. Hommages à Maurice Sznycer, 38, pp.39-47, 1990, Semitica, 2-7200-1076-6. hal-01870395

**HAL Id: hal-01870395**

**<https://hal.science/hal-01870395>**

Submitted on 7 Sep 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Antipatros l'Ascalonite dévoré par un lion :**  
**Commentaire de CIS I, 115\***

(Planches IV-VI)

Corinne BONNET

*Namur*

**1. Présentation et traduction**

Parmi les inscriptions phéniciennes de Grèce, la stèle funéraire d'Antipatros l'Ascalonite mérite une attention particulière. Au contraire des autres textes bilingues gréco-phéniciens qui comprennent généralement une ou deux lignes dans chacune des langues<sup>1</sup>, celle-ci présente, en plus de l'épithaphe bilingue composée de deux lignes en grec, suivies de deux lignes en phénicien, une épigramme funéraire faite de six vers grecs.

Découverte en 1861 à proximité de l'église de la Trinité au Céramique, à Athènes, cette stèle, de 1,38 m de haut et 0,48 m de large, est aujourd'hui conservée au Musée National d'Athènes<sup>2</sup> (pl. IV-VI). Elle est faite de marbre du Pentélique, présente un fronton partiellement conservé et, à l'intérieur d'un panneau, une scène sculptée illustrant les circonstances du décès. Ce type de stèle apparaît

\* C'est un réel plaisir d'offrir cette étude à M. Sznycer qui a suivi avec tant de bienveillance et de générosité mes recherches sur Melqart.

1. Nous avons le projet de publier prochainement une étude sur les témoignages phéniciens en Grèce où l'on pourra trouver toutes les références utiles.

2. Son numéro d'inventaire est Γ 1488. Tous mes remerciements vont au Musée Épigraphique d'Athènes qui m'a courtoisement fourni les photos de cette stèle. Elle fut un temps conservée au Théseion et est publiée dans le *CIS*, tome I, sous le n° 115. On consultera aussi A. Conze, *Die attischen Grabreliefs* II, Berlin, 1893-1922, p. 262, n° 1175, tab. CCLVIII ; P. Wolters, «Der Grabstein des Antipatros von Askalon», *Ath. Mitt.*, 13, 1888, p. 310-316 ; *KAI* 54 ; P. Magnanini, *Le iscrizioni fenicie dell' Oriente*, Rome, 1973, p. 136, n° 3 ; *BES*, p. 54, n° 129 ; Ch. W. Clairmont, *Gravestone and Epigram*, Mainz, 1970, p. 114-117, n° 38 (avec une bibliographie pour l'épigramme). Il y aurait beaucoup à dire sur la langue, la paléographie et la portée de ce texte, mais l'espace étant limité, nous reviendrons ultérieurement sur ce sujet.

en Attique dans le deuxième quart du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>3</sup>. Entre le fronton et le panneau, on lit l'épithaphe bilingue suivante :

ΑΝΤΙΠΑΤΡΟΣ ΑΦΡΟΔΙΣΙΟΥ ΑΣΚΑΛΩΝΙΤΗΣ]  
ΔΟΜΕΛΑΩΣ ΔΟΜΑΝΩ ΣΙΔΩΝΙΟΣ ΑΝΕΘΗΚΕ

ἸΝΚ ἸΜΥ ΒΝ ἸΒΔ ἸΤΡΤ ἸϚῶΛΝΥ  
ἸϚ ἸΤΝἸΤ ἸΝΚ Δ ἸΜΣΛΗ ΒΝ Δ ἸΜΗΝ ἸΔΝΥ

«Antipatros, fils d'Aphrodisios, l'Ascalonite  
Domasôis, fils de Domanos, le Sidonien, a consacré»

«Moi (je suis) ἸΜΥ, fils de ἸΒΔ ἸΤΡΤ, l'Ascalonite  
(Ceci est) ce que j'ai érigé, moi, Δ ἸΜΣΛΗ, fils de Δ Ἰμην', le Sidonien.»

La lecture de la dernière lettre du nom du défunt est problématique. Les premiers éditeurs du texte donnaient un *yoδ*, soit ἸΜΥ, mais le CIS refusait de se prononcer et les auteurs du *KAI* donnaient simplement ἸΜ. Malheureusement, une fracture passant précisément à cet endroit de la stèle empêche de se faire une idée. On serait tenté de proposer un *gimel*, quoiqu'étrangement ondulé, mais le nom ἸΜG n'est attesté qu'en zone punique<sup>4</sup> et l'écriture de ce texte est suffisamment irrégulière pour y reconnaître, à titre d'hypothèse, un *yoδ*. Pareil choix, nous le verrons, repose aussi sur le correspondant grec de cet anthroponyme.

Sur la base d'observations stylistiques et paléographiques, on peut proposer une datation du monument au plus tôt dans la seconde moitié du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., voire à la charnière entre le IV<sup>e</sup> et le III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. L'écriture, qui semble assez superficiellement gravée, irrégulière et bâtarde, tant en grec qu'en phénicien, n'est pas sans rappeler, ou préfigurer, celle des stèles de Démétrias de Thessalie, assignées au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., notamment l'épithaphe de ἸΒΔΥ<sup>5</sup>, ou encore celle de ἸΣΡΤ à Athènes, de la même époque<sup>6</sup>. En ce qui concerne la partie grecque, on constatera immédiatement que l'épithaphe n'est pas de la même main que l'é-

3. Il s'agit du type III de Ch. W. Clairmont, *op. cit.*

4. *PNPPI*, p. 420.

5. O. Masson, dans *BCH*, 93, 1969, p. 694-699, n° 5. Cf. aussi W. Röllig, dans *Neue Ephe-meris für semitische Epigraphik*, 1, 1972, p. 1-5 ; F. Vattioni, dans *AIÖN*, 42, 1982, p. 75, n° 10.

6. *CIS* I, 119.

pigramme. La première s'accorde avec les inscriptions monumentales du IV<sup>e</sup> siècle, la seconde, par son irrégularité, semblerait plus récente, mais pour des raisons de logique, un écart entre la gravure de ces deux textes est très peu probable.

Avant de nous attacher à l'étude onomastique, voyons le texte de l'épigramme grecque<sup>7</sup> :

Μηθεὶς ἄνθρώπων θαυμάζω εἰκόνα τήνδε  
ὡς περὶ μὲν με λέων, περὶ δὲ γ' ἄλλω Ἰγκτερόνυστοι  
ἦλλαθε γὰρ εὐχθροδέων τῶμάθ' ἑλάν στροδόσαι  
ἀλλὰ φίλοι τῆμυναν καὶ μοι κτερίσαν τῶφον οὕτη  
οὕς ἔθελον φιλέων, ἱερός ἀπὸ γῆος ἰόντες  
φουνίκτην δὲ λατῶν τείδε χθονὶ σῶμα κέκρυμαι

«Que personne parmi les hommes ne s'étonne de cette représentation,  
car de part et d'autre de moi se trouve un lion et une proie.

Un lion hostile vint en effet, qui voulait me démembrer,  
mais des amis me secoururent et me bâtirent une tombe en ce lieu,  
eux que j'aurais voulu choisir/que j'aimais de tout cœur et qui venaient  
d'un navire sacré.

Ayant quitté la Phénicie, mon corps repose dans cette terre».

On a affaire à un texte à bien des égards maladroit, comme du reste l'est l'image qui l'évoque ; ceux qui l'ont étudié de près en ont souligné la singularité. Riche de détails et insolite par son ton narratif, cette épigramme rappellerait pour certains l'art et la littérature du Proche-Orient.

7. Nous apportons quelques modifications de lecture par rapport au texte publié par Clairmont. A la ligne 2, nous lisons un *toia* au début du dernier mot, plutôt qu'un *epsion* (erreur du lapicide). A la ligne 3, *στροδόσαι* est un *hapax* (un barbarisme ?), mais on en devine le sens par les mots construits sur la même racine. Peut-être y a-t-il eu, de surcroît, confusion avec le verbe bien connu *στροδόσσω*, qui est fréquemment utilisé pour les animaux déchirant une proie. Ce que le lion «disperse», ce sont *τῶμάθ'*, soit une crase pour *τῶ ἐμάθ' (μῆλη)*, d'où notre proposition de traduction par le verbe «démembrer». A la ligne 4, nous hésitons entre un *gamma* et un *tau* avant le verbe ἦμυναν. La seconde solution est davantage recommandée par la présence d'un *καί* dans la seconde partie du vers. L'expression ἔθελον φιλέων est malaisée à comprendre, voire ambiguë, d'où nos deux propositions de traduction. Enfin, à la dernière ligne, l'*omega* de λατῶν semble probable, même si sa partie inférieure est assez effacée.

## 2. L'onomastique

Si l'on adopte la forme ŠMY pour le nom du défunt, on doit y reconnaître une forme hypocoestique, pouvant renvoyer à des noms tels que ŠMB'L ou ŠM'DN, le second étant attesté à Démétrias de Thessalie<sup>8</sup>. Une étude attentive de tous les noms comprenant l'élément ŠM montre bien que celui-ci fonctionne comme un authentique théophore<sup>9</sup>. ŠM, le «Nom» divinisé, est, à n'en pas douter, une hypostase divine et plus d'un argument vient soutenir cette interprétation.

En premier lieu la documentation phénico-punique. Šm b'l est une épithète d'Astarté que l'on a judicieusement mise en parallèle avec le récurrent pn b'l des inscriptions carthagoises<sup>10</sup>. En effet, de même que Tami est «(en) face-de-Baal», c'est-à-dire sa parèdre, son reflet<sup>11</sup>, Astarté est, à Sidon<sup>12</sup> et peut-être en Égypte<sup>13</sup>, le «Nom de Baal» c'est-à-dire sa continuation, sa descendance, exactement comme à Ugarit 'hrr est šm b'l<sup>14</sup>. Le nom est une réalité importante comme le prouve l'inscription phénicienne de Karatepe où est exprimé le souhait «que le nom d'Azitwada soit pour l'éternité comme le nom du Soleil et de la Lune»<sup>15</sup>. Le nom assure donc la postérité et garantit une prise sur la réalité présente autant que future. On citera à ce propos une inscription funéraire phénicienne d'époque hellénistique provenant d'Umm el-'Amed qui recourt à la formule z mšbt škr šm 'bd'l, «cette stèle (perpétue) le souvenir du nom de 'bd'l»<sup>16</sup>.

8. O. Masson, *loc. cit.*, n° 6.
9. *PNPPI*, p. 420. On y ajoutera F. Valtioni, dans *AIÖN*, 41, 1981, p. 191, n° 88 ; B. Delavault-A. Lemaire, dans *RSF*, 7, 1979, p. 26, n° 48 (Nebi Yunis) ; F. Bron-A. Lemaire, dans *Atti del I Congresso Internazionale di Studi Fenici e Punici, Roma, 1979*, III (*Studi Fenici* 16), Rome, 1983, p. 681 (Al Mina) et à Tyr un certain Zuyuroyovv, R. Dussaud, dans *RHR* 63, 1911, p. 331-332, l. 15.
10. F.O. Hvidberg-Hansen, *La déesse TNT*, Copenhague, 1979, p. 15-16.
11. On notera en passant l'existence du nom *psml* porté par un Kiton d'Eshmunazor.
12. *KAL* 14. Il s'agit de la déesse liée au Baal de Sidon dans l'inscription d'Eshmunazor.
13. *KAL* 49.3 (=RES 1320). Seul W. Kornfeld, dans *Anzeiger der phil.-hist. Klasse d. Öst. Akad. d. Wiss.*, 115, 1978, p. 194-195, n° 3, fig. 2 a-c, propose cette lecture, de contrôle très difficile en raison de l'enchevêtrement des signes.
14. Dans le poème de Keret : *KTU* 1. 16 VI : 56. Il s'agit donc d'une désignation traditionnelle.
15. *KAL* 26 IV 2-3.
16. M. Dunand-R. Durr, *Oumm el-'Amed, une ville de l'époque hellénistique aux échelles de Tyr*, Paris, 1962, p. 190-191, pl. LXXIX, 2. Cette stèle est conservée au Louvre (AO 4402) où nous avons pu l'examiner récemment. Malheureusement son état de conservation ne permet pas d'en vérifier le texte. Sur la séquence škr + šm, cf. *DISO*, s.v. šm I, p. 306-307.

Érudiant la religion égyptienne, E. Hornung a souligné cette caractéristique du nom qui survit après la mort et possède une substance propre<sup>17</sup>. La Bible confirme pareille conception et illustre le processus par lequel des épithètes divines, dont la nôtre, acquièrent une certaine autonomie<sup>18</sup>. Le Nom de Yahvé est une sorte de double de celui-ci, de personification de sa puissance, qui peut agir au même titre que lui<sup>19</sup>. L'onomastique ouest-sémitique qui recourt à un élément théophore «Nom» reflète donc ces conceptions<sup>20</sup>. Les papyrus araméens d'Hermoupolis mentionnent en outre 'šmby'l, «Nom de Béthel» parmi les hypostases de cette divinité araméenne<sup>21</sup>, tandis qu'une inscription grecque d'Antiochène, du III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., est adressée notamment à Συβερύδος<sup>22</sup>. A Palmyre, Samabôl est attesté aux côtés d'Isis et Aphrodite dans une dédicace grecque<sup>23</sup> et Tacite mentionne une montagne d'Abiadène appelée Sunbulos<sup>24</sup>.

Sur ces bases, on ne s'étonnera donc pas de voir le nom du défunt rendu en grec par Anipatros recélant l'idée qu'il est le substitut, l'égal, le rejeton de son père. La notion de postérité et de substitution fut donc parfaitement saisie<sup>25</sup>. On connaît deux autres Antipatros ensevelis en Antique et originaires de Kiton, mais leur nom phénicien est omis dans les épitaphes<sup>26</sup>. On sait en revanche que Sôpatros, enseveli à Démétrias de Thessalie vers 225 av. J.-C., se nommait šm'dn. Son correspondant grec est une version abrégée de Sôsipatros qui exprime encore l'idée de double, de «sosie» du père<sup>27</sup>.

17. E. Hornung, *Les Dieux de l'Égypte. Le Un et le Multiple*, Monaco, 1986, p. 73-78. L'auteur rappelle un mythe selon lequel Isis la magicienne extorque à Ré agonisant son vrai nom car «un homme vit si on le nomme par son nom».
18. On trouvera un aperçu sur le sujet et une bibliographie dans *DEB*, p. 903-905.
19. Le texte *Exode* 23, 21 est particulièrement parlant. Yahvé envoie un ange à Moïse et lui conseille l'obéissance «car mon nom est en lui».
20. Mari : H. Huffmon, *Amerite Personal Names in the Mari Texts*, Baltimore 1965, p. 247-249 ; Israël : Noth, *IPN*, p. 123-124 ; Ugarit : *PTU*, p. 193-194.
21. J.T. Milik, «Les papyrus araméens d'Hermoupolis et les cultes syro-phéniciens en Égypte perse», *Biblica*, 48, 1967, p. 567.
22. *IGLS* II, 376.
23. *BES*, 1968, n° 28 ; 1969, n° 60.
24. Tacite, *Annales* XII, 13.
25. W. Pape-G. Benseler, *Wörterbuch der griechischen Eigennamen*, Braunschweig 1911<sup>3</sup>, p. 99-100.
26. *SEG* XIV, 205 (IV<sup>e</sup> s. av. J.-C.) et *Arch. Mit.*, 67, 1942, p. 220, n° 12 (I<sup>er</sup> s. ap. J.-C.). Cf. O. Masson, *art. cit.*, p. 699. Démôsthène, *Contre Lacritios*, 33, connaît aussi un Antipatros de Kiton, domicilié à Halicarnasse.
27. W. Pape-G. Benseler, *op. cit.*, II, p. 1472.

Le père du défunt est *ʔd'šr* en phénicien et logiquement Aphrodisios en grec, Astarté étant régulièrement interprétée en Aphrodite, ou rendue phonétiquement dans les anthroponymes par Strat.<sup>28</sup> On connaît à Délos plusieurs Aphrodisios, dont un Ascalonite précisément, qui fut proxène au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., mais rien ne permet d'envisager un lien de parenté avec le nôtre. Le nom du Sidonien qui érigea le monument funéraire, de même que celui de son père, sont rendus phonétiquement, sans interprétation.<sup>29</sup> L'élément théophrase D'M ne devait de fait pas être familier aux Grecs. Il n'est attesté qu'ici et peut-être dans deux autres inscriptions<sup>30</sup> et l'on ne savait trop, jusqu'il y a peu, à quoi le raccrocher. Récemment, E. Lipiński a mis en lumière l'histoire du théonyme *Da-mu*, fréquent dès l'anthroponymie éblaïte et d'origine probablement levantine plutôt que mésopotamienne.<sup>31</sup> «Dannu m'est miséricordieux» et «Dannu a rendu prospère» serait la signification des deux noms de notre texte.<sup>32</sup> Se rattachant au verbe «soutenir, supporter», ce théonyme désignerait une sorte d'«ange gardien», de «saint patron».<sup>33</sup>

### 3. L'origine du défunt

L'origine ascalonite de notre Antipatros ne l'empêche nullement de se sentir Phénicien, ce qui confirme qu'une définition trop rigide de la Phénicie ne résiste pas à l'examen des sources.<sup>34</sup> Ascalon est plus généralement donnée pour un

28. M.-F. Baslez, «Cultes et dévotions des Phéniciens en Grèce : les divinités marines», *Religio Phoenicia (Studia Phoenicia IV)*, Namur, 1986, p. 300, n. 80.

29. On a des parallèles : CIS I, 119, par exemple, où *šmšim* est rendu par Εσχυροειρητου, alors que l'équivalence Eshmun-Asklépios est par ailleurs bien documentée.

30. RES 1204, 4 ; CIS I, 951, 3 (DMŠM = D'MŠLM ou D'MŠM ou D'MŠM') ; ICO Spa. 16.2.3 (la célèbre inscription de l'Asarté de Séville ou D'MLK vaudrait pour D'MMLK).

31. E. Lipiński, «Le dieu Dannu dans l'onomastique d'Ebla, les pharyngales fricatives en fin de syllabe fermée», *Ebla 1975-1985. Dieci anni di studi linguistici e filologici*, (L. Cagni éd.), Naples, 1987, p. 91-99. Il assigne notre inscription au V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C., ce qui nous semble vraiment trop haut.

32. L'auteur propose une évolution phonétique *Da-mu > Dāmu > Dammu*. La seconde forme serait à l'origine de la forme phénicienne *Dm*.

33. Ce terme figure en effet dans une lettre de Rib-Haddi de Byblos à Aménophis IV (EA 84.31-35), où le Gîbilite demande au pharaon de protéger les *sacra* de son *Dannu*.

34. Pour ce débat, Cl. Baurain, «Portées chronologique et géographique du terme 'phénicien'», *Religio Phoenicia (Studia Phoenicia, IV)*, Namur, 1986, p. 5-29 ; l'attachement sentimental à la patrie est caractéristique de cette époque, cf. M.-F. Baslez, *L'étranger dans la Grèce antique*, Paris, 1984, p. 296.

centre philistin. Mais déjà le Pseudo-Scylax en parle comme d'une ville des Tyriens.<sup>35</sup> Ce fut vrai pour l'époque perse, jusqu'à la conquête d'Alexandre. Plaine en fait une ville libre à la frontière avec la Phénicie, en Judée,<sup>36</sup> tandis que Stéphan de Byzance la situe en Syrie.<sup>37</sup> Plutôt que de décrire une réalité politique, la référence à la Phénicie dans l'épigramme funéraire d'Antipatros traduit sûrement un attachement sentimental, reposant sur une communauté culturelle.

On possède en effet divers indices d'une réelle influence culturelle phénicienne dans la région d'Ascalon<sup>38</sup> : l'existence possible d'un «ressusciteur» lié au culte de Melgart, le nom Metrounmiqim porté par un Ascalonite de Démétrias et qui pourrait renvoyer à la même pratique culturelle, la dédicace à Zeus Hélios-Sarapis d'une statue d'Héraclès-Baal, qualifié de dieu ancestral, par un Ascalonite d'Égypte, la représentation de Phanébalos, probable hypostase de Tanit *pn b'l*, sur les monnaies de la ville, le culte célèbre d'Astarté à Ascalon, exporté en Grèce aux dires d'Hérodote et attesté à Délos. L'ensemble de ces témoignages parle donc en faveur d'une *koine* culturelle liant les grandes métropoles phéniciennes et les centres maritimes situés au sud du Carmel.

### 4. Les circonstances du décès et de l'ensevelissement

L'épigramme d'Antipatros ne nous révèle presque rien des motivations du voyage fatal. À titre d'hypothèse, on peut supposer qu'il naviguait, en compagnie des amis qui l'ont secouru, sur un navire sacré. Pareille expression renvoie très probablement à une théorie<sup>39</sup> comme on en connaît pour Délos dès le IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., plus nombreuses dans les siècles suivants. Des représentants de Tyr et de Sidon d'une part,<sup>40</sup> de Byblos d'autre part<sup>41</sup> se rendirent en effet dans l'île

35. Ps.-Scylax 104.

36. Plaine, *HN*, V, 68 ; XIX, 101-105, 107.

37. *St. Byz.*, s.v. Ἀσκάδων.

38. J'ai réuni ces témoignages dans mon *Melgart. Cultes et mythes de l'Héraclès tyrien en Méditerranée (Studia Phoenicia, VIII)*, Leuven-Namur, 1988, p. 131-132.

39. C'est déjà l'avis de P. Wolters, *art. cit.*, p. 310-316.

40. CIS I, 114 = ID 50. Cette inscription vient d'être rééditée par J. Elayi, «L'inscription bilingue de Délos CIS I, 114», *Bagh.M.*, 19, 1988, p. 549-555, qui fait des hiéronautes mentionnés dans le texte, en provenance de Tyr et de Sidon, les membres d'une corporation marchande. Nous partageons toutefois le point de vue de J. Velissaropoulos, *Les Nauclères grecs*, Genève-Paris, 1980, p. 108-109 et de M.-F. Baslez, *art. cit.*, p. 305 pour qui on a affaire non à des négociants, mais, comme le terme lui-même l'indique, à des envoyés sacrés. Plassart déjà dans les ID en faisait «l'équipage tyrien d'un navire sacré».

41. *IG XII2*, 164 B 4.

pour y rendre hommage à Apollon<sup>42</sup>. Ici, comme dans l'ambassade tyro-sidonienne, on a affaire à une théorie mixte associant au moins un Ascalonite et un Sidonien car l'épigramme démontre que le Sidonien qui fit ériger la stèle funéraire faisait partie de l'équipage sacré qui secourut Antipatros, et non, par exemple, de la communauté sidonienne d'Athènes.

On ignore toutefois la destination de l'ambassade sacrée : Athènes peut-être, qui abritait diverses communautés phéniciennes et leurs cultes ancestraux<sup>43</sup>, ou éventuellement Délos ou Delphes, à moins que l'on ne songe à quelque sanctuaire punique d'Afrique du Nord<sup>44</sup>, Athènes n'étant alors qu'une escale plus ou moins punique. Rédigée dans un grec maladroite, par des gens qui le maîtrisaient imparfaitement, l'épigramme vise surtout à restituer les circonstances concrètes du décès. Attaqué par un lion, Antipatros est sauvé in extremis par des amis qui se chargent de ses funérailles. La représentation cherche à évoquer le drame avec une grande économie de moyens ; en un raccourci saisissant, elle montre en effet le mort, nu, sur un lit funéraire, le lion à gauche prêt à l'attaque et un personnage à droite, privé de tête et de bras, se penchant sur le défunt, sans doute pour lui porter secours. Une proue couvre l'espace qu'aurait dû occuper la tête de ce personnage ; une telle fusion entre le navire et l'homme visait peut-être à suggérer simultanément la personne et sa fonction.

Il semble difficile à admettre que cette scène se déroule à Athènes, où les lions ne vivaient guère, sauf peut-être dans quelque réserve. Plus probablement, Antipatros fut-il morellement assailli par un lion au cours d'une escale. Ignorant le terme du voyage, il est malaisé de situer celle-ci : l'Afrique du Nord était certes le berceau par excellence des grands félins, mais ils semblent attestés aussi à l'époque classique, voire hellénistique sur les côtes d'Asie Mineure et même en Macédoine<sup>45</sup>. Sauvé de justesse, il aurait succombé à ses blessures et aurait été enseveli à Athènes lors de l'arrivée du bateau. Il faut en tout cas, à nos yeux, définitivement renoncer à une interprétation allégorique de la scène. L'être mi-

42. M.-F. Baslez, *art. cit.*, p. 305 rapproche du reste ces théories de la diffusion de l'élément théophile Apollon dans l'anthroponymie phénicienne du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

43. M.-F. Baslez, *op. cit.*, p. 338 sq.

44. On sait que chaque année Carthage envoyait des théores à Tyr, mais on ignore si la réciprocité existait. À ce sujet C. Bonnet, *op. cit.*, p. 166-167.

45. Cf. O. Keller, *Die antike Tierwelt*, I, Leipzig, 1909, p. 24-60 ; D.B. Hull, *Hours and Hunting in Ancient Greece*, Chicago-Londres, 1964, p. 101-103 ; J.D. Hughes, *Ecology in Ancient Civilizations*, University of New Mexico Press, 1975, p. 72.

homme, mi-navire, n'évoque pas la mort, comme on l'a jadis suggéré, quant au lion, il ne symbolise pas davantage la mort dans l'eschatologie phénicienne<sup>46</sup>. Notre monument s'inscrit en fait dans un courant de réalisme bien connu à l'époque hellénistique.

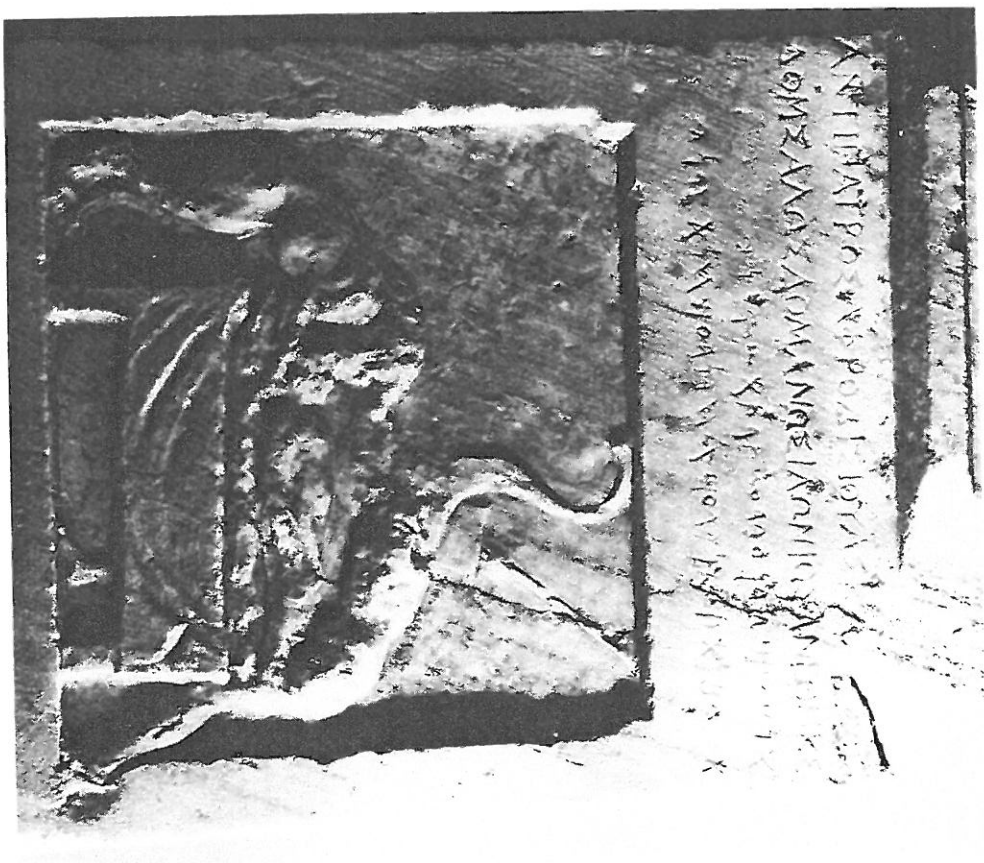
Notre texte souligne enfin l'importance des funérailles, en particulier pour qui meurt loin de sa patrie. On connaît, de la même époque que notre bilingue, deux décrets d'associations athéniennes visant à garantir à leurs membres des funérailles en bonne et due forme : *κολαῶς καὶ φιλότητος*<sup>47</sup>, ce qui comprend la communication de la nouvelle à la famille et aux proches, autant d'actions devenues problématiques dans un monde où les voyages se multipliaient. À n'en pas douter, les Phéniciens, écumeurs de mer depuis toujours, furent au nombre des bénéficiaires de pareilles initiatives.

46. Pour toutes ces interprétations, Ch. W. Clairmont, *op. cit.*, p. 116-117. L'élément LB' (lion) est bien attesté dans l'onomastique punique de Sardaigne (*ICO Sard.* 17, 5 ; cf. P. Xella, «Remarques sur le panthéon phénico-punique de la Sardaigne sur la base des données onomastiques», *Actes du I<sup>er</sup> Congrès International d'Études des Cultures de la Méditerranée Occidentale*, II, Alger, 1978, p. 73), mais on a d'autres parallèles de noms formés sur des noms d'animaux.

47. *IG II<sup>2</sup> 1275* (fin IV<sup>e</sup> s.) et *1277 (278/7)*. Je remercie M.-F. Baslez qui a bien voulu attirer mon attention sur ces textes.

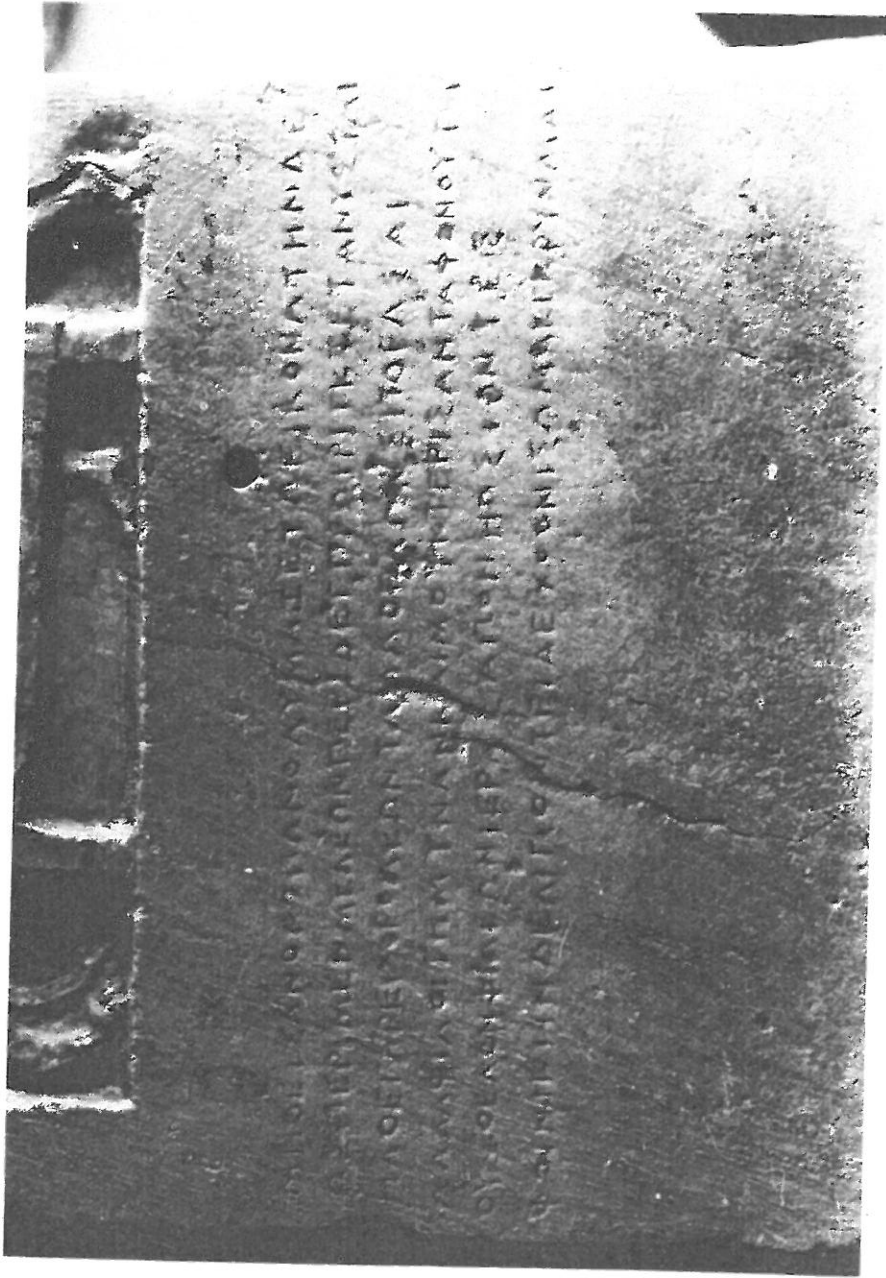


La stèle CIS I, 115 (photo du Musée national d'Athènes).



La stèle CIS I, 115, épitaphe bilingue et panneau décoratif.  
(photo du Musée national d'Athènes).

Pl. VI:



La stèle CIS I, 115, épigramme grecque (photo du Musée national d'Athènes).

1  
1  
1

2  
1